



Réseau d'Aide aux Toxicomanes



ACTES DU COLLOQUE

***ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS
DROGUES, RELIGIONS, MONDES VIRTUELS***

**AU-DELÀ DE L'ENFERMEMENT
CORPS PHYSIQUES, CORPS SOCIAUX,
CORPS IMAGINAIRES,
À L'ÉPREUVE DES CONFINEMENTS**

NICOLAS MARQUIS

La résilience face à la Covid : Vivre, survivre ou sur-vivre?

JANVIER 2021

Nicolas Marquis

La résilience face à la COVID : Vivre, survivre ou sur-vivre ?

Janvier 2021

LE COLLOQUE

Pour sa dixième édition, le colloque co-organisé par le LAAP/UCLouvain et le Réseau d'Aide aux Toxicomanes se penchera sur la question de l'enfermement. Notre porte d'entrée se déploiera à partir du prisme des conséquences sociales du confinement suite

à la pandémie de 2020. Nous aborderons en particulier les vécus de reconfigurations des libertés individuelles et de nos paradigmes sociaux.

Quels impacts ont eu les restrictions de circulation, de consommation, et de contacts sociaux, quand elles touchent l'ensemble de la population, dans un contexte d'incertitudes anxiogènes ?

Quelles échappatoires éventuelles les consommations diverses proposent-elles comme réponse à l'inédit ?

Comment relier malgré la séparation, en particulier dans les relations thérapeutiques avec les patients souffrant d'addictions ?

Cette crise a mis en exergue et de façon plus large des questions fondamentales déjà abordées dans les éditions précédentes du colloque, à savoir un sentiment de précarité de plus en plus généralisé, engendré par l'évolution de nos sociétés de consommation, sentiment qui envahit nos espaces psychiques et nous renvoie à notre fragilité fondamentale.

NICOLAS MARQUIS est professeur de sociologie et de méthodologie à l'UCLouvain Saint-Louis Bruxelles. Il y codirige le Centre d'anthropologie, sociologie, psychologie – études et recherches (CASPER). Nicolas Marquis est également promoteur du projet ERC CoachingRituals ainsi que promoteur porte-parole du projet ARC « L'autonomie à l'épreuve du handicap, le handicap à l'épreuve de l'autonomie », et coresponsable du projet de recherche « Lutter contre l'échec, repenser la relation pédagogique »

LA RÉSILIENCE FACE À LA COVID : VIVRE, SURVIVRE OU SUR-VIVRE ?

Je vous propose une communication intitulée « Faire face au COVID, vivre, survivre ou sur-vivre » et ça va me permettre de vous proposer quelques variations autour de la question de l'enfermement.

J'aimerais, pour commencer, faire un petit bond en arrière, même si ça nous paraît être il y a 1000 ans, mais pas tout à fait, finalement, aux alentours de la mi-mars, quand on a appris qu'on allait être « confinés » (on a peut-être même découvert que le mot pouvait s'appliquer aux humains ou aux sociétés) et vous raconter une petite anecdote que vous êtes probablement très nombreuses et nombreux à avoir vécu : je pense qu'on est beaucoup à avoir vu fleurir sur la toile, sur les réseaux sociaux, etc. des touches d'humour qui annonçaient ce à quoi allait probablement ressembler les prochaines semaines de confinement.

Et dans ces petits messages humoristiques j'ai l'impression qu'on écrivait souvent 3 actes :

D'abord, on aurait fait face à une sorte d'extase béate : Il faisait beau, c'était génial, on retrouvait les petites choses de la vie à la suite de ce ralentissement qui nous était imposé.

Et puis bien sûr, à un moment, on allait assister à l'arrivée des premiers nuages dans ce ciel bleu de printemps parce qu'on se rend compte que notre patience a des limites par rapport aux enfants ou parce que on est un peu circonspect face à ce temps dont on ne sait plus trop que faire. Et puis enfin, le 3e axe était la chute. Le rejet de cette nouvelle vie qui serait assez vite devenue insupportable, même si on l'avait célébré quelque temps auparavant.

Et je me disais que, comme souvent dans l'humour, c'est quand même amusant, (même si ça pique un peu de regarder ça quelques mois plus tard), il y avait un fond de sagesse grinçante dans ce triptyque. Comme des enfants tombés malgré eux sur un sac de bonbons, nous risquerions de nous empiffrer des friandises du confinement jusqu'à en être dégoûtés, oubliant bien vite que ce qui donne leur bon goût aux sucreries comme aux jours confinés, c'est aussi que, la plupart du temps, nous n'en profitons pas : elles sont rares.

Le week-end n'a de sens que parce qu'il y a une semaine qui vient à côté.

Cette petite anecdote me permet d'introduire à la question qui va « guider » mon intervention aussi. C'est une question que je formulerais de la façon suivante : comment a-t-on fait face et surtout, quel mot, quel vocabulaire, quel jeu de langage a-t-on utilisé ? L'utilise-t-on encore pour analyser la façon dont nous faisons face, pour analyser la façon dont, en tant qu'individu, en tant que collectif, on s'en est ou on ne s'en est pas sorti. Alors évidemment, la formulation même de cette question, elle tend à changer au cours de cette épreuve : puisque si, après un premier confinement, il y a un 2e confinement, une 3e vague, etc., on se rend compte que le fait majeur de ces derniers mois, c'est que le brouillard dans lequel on a été plongé semble s'installer dans la durée.

Notre sprint s'est transformé en marathon et donc c'est n'est plus comme si on pouvait traverser une zone de turbulences un peu en apnée. Non, cette zone de turbulences, elle semble être partie pour rester. Et on reparle du coup d'un vieux mot ou en tout cas d'un mot relativement ancien qui a eu pas mal de succès dans les sciences sociales et qui est lié à la question de la temporalité dont Nathalie Grandjean a beaucoup parlé : ce mot, c'est celui de l'incertitude.

On se retrouve paradoxalement enfermés dans une série d'incertitudes. Non seulement on semble être dans le brouillard plus longtemps mais on semble aussi être moins capables de prévoir (ce qui était une opération tout à fait banale pour la plupart d'entre nous), mais je dirais même plus que en terme d'incertitude, celle-ci atteint des niveaux à ce point fondamentaux qu'on ne sait plus trop en réalité, ou nous en sommes : Est-ce qu'on va

bien ? Est-ce qu'on va mal ? Est-ce que les autres vont bien ou vont mal ? Est-ce qu'ils vont mieux ou est-ce qu'ils vont moins bien que nous ? Est-ce que c'est pire ou est-ce qu'on s'en sort mieux que prévu, sachant qu'on n'a pas tellement de point de comparaison par rapport à ça ?

Alors depuis le début, moi il me semble que le seul constat qui me semble pouvoir s'imposer sans trop prendre de risques, même s'il y a bien sûr une quantité d'enquête qui commencent à tomber, mais qui ont aussi des billets méthodologiques assez important. Le seul constat qui me semble pouvoir s'imposer, c'est qu'on ne sait pas. En fait, on ne sait pas grand-chose.

Et pourtant, on parle, on parle, on parle, on parle beaucoup, on parle sans arrêt, on parle tout le temps de ce type de questions-là pour des très bonnes raisons et qui parle ? D'un côté il est très clair que nous sommes confrontés à des discours « experts » en quelque sorte (il n'y a rien de péjoratif quand je parle de discours experts, bien au contraire), des discours experts à qui on demande, à qui il est demandé, tant par des médias que par une partie de la population de jouer le rôle qu'on attend d'un expert.

Cet expert, qu'il soit validé, qu'il soit autoproclamé, qu'il faut programmer malgré lui, expert d'une situation, ça peut aussi tout à fait arriver. Et quel est le rôle que l'on attend de la part de l'expert ?

Qu'ils nomment les choses, qu'ils mettent des MOTS sur les MAUX, qu'ils nous disent ce qu'il en est, mais aussi, de plus en plus, on se rend compte que dans cette zone d'incertitude, on attend de plus en plus d'un expert par exemple à l'aide de ses outils stochastiques ou statistiques ou prospectifs : qu'il nous dise ce qui est et ce qui va en être, voire qu'il trouve des solutions.

Alors donc d'un côté, oui, il y a des discours experts, mais je pense que ça serait infiniment trop facile de rendre les experts seuls responsables en quelque sorte du gazouillis qu'on peut observer sur Twitter ou ailleurs parce qu'il y a une énorme quantité de propos, d'avis, de critiques, d'objections, de craintes, de prévisions, d'hypothèses, de plein de réjouissances, tout ce qu'on veut, qui émanent aussi de tout un chacun du grand public ou

au moins, entre guillemets, de ceux qui ont accès à une certaine forme de publicisation de la parole.

Pourquoi ça ? Mais parce que, en réalité, et c'est un point sur lequel je vais m'arrêter un petit peu ici, on est dans une situation dans laquelle chacun et chacune serait devenu en quelque sorte l'expert d'au moins une chose, à savoir son vécu personnel du COVID.

Je n'y connais rien au COVID, je ne comprends rien aux contaminations, etc, etc. mais il y a une chose que personne ne pourra jamais m'enlever, c'est que je suis l'expert de la façon dont j'ai vécu cela.

Le confinement, le déconfinement, la remontée des cas, mon organisation personnelle, mon port du masque, etc, etc. Et mon vécu personnel, il est justement vécu comme étant irréductible, incompressible, par rapport à d'autres vécus. Alors pourquoi est-ce intéressant ? Je pense que cela renvoie à un paradoxe de la situation qu'on vit avec cette pandémie et ce confinement.

D'un côté, c'est clairement un événement général qui touche tout le monde : un confinement généralisé, on est tous à des degrés divers menacés par le virus et ses conséquences.

Ce n'est pas le premier malheur, ce n'est peut-être même pas le pire des malheurs, certainement pas le pire des malheurs contemporains si on ouvre un petit peu nos horizons. Mais ici, comme tout le monde l'a vécu à sa façon, chacun a quelque chose à en dire. Chacun a quelque chose à en raconter, à en témoigner à partir de son expérience personnelle. Et on sait, par ailleurs, j'y reviendrai, que tout ça intervient dans un contexte dans lequel le témoignage, le fait de parler à partir de soi, le fait de parler à partir de son expérience personnelle, surtout si celle-ci est négative, c'est quelque chose qui, socialement, est extrêmement valorisé.

Donc d'un côté, c'est un phénomène général et tout le monde a quelque chose à en dire puisque tout le monde l'a vécu. Mais d'un autre côté, c'est un phénomène qui nous a (et je rejoins aussi Nathalie Grandjean par rapport à ça du point de vue du corps et du point de vue d'autre chose) extrêmement atomisés, non seulement parce que les contacts sociaux se sont réduits, mais plus encore parce que, en réalité, tout cela nous renvoie très fortement à notre situation individuelle.

On pourrait même dire que, en quelque sorte, le confinement, plus que le

COVID, a immobilisé chacun et chacune dans sa situation économique, sociale, sanitaire, familiale, professionnelle, mentale, relative au logement, etc.

Chacun a été figé dans cette situation et le confinement a conduit à extrémiser les particularités, positives ou négatives de chacune de nos équations individuelles qui sont très difficilement comparables.

Ce que je veux dire, c'est qu'on assiste en quelque sorte à une sorte d'aggravation, aggravation aussi bien des avantages que des désavantages, et donc en fait, des inégalités. C'est à dire qu'auparavant, ça pouvait juste être chouette d'avoir un jardin. Aujourd'hui on se rend bien compte (quand il fait beau) qu'avoir un jardin, si on a des enfants, c'est plus juste « chouette », c'est quelque chose qui peut être considéré comme prenant une importance démesurée par rapport à un contexte classique. La crise du COVID cristallise je pense des forces et des fragilités qui peuvent concerner tous les capitaux : économique, de santé mentale, environnemental (jardin ou non, proximité verdure ou non, sortir pendant la chaleur,...), technologique et social (possibilité de se reposer sur d'autres ?). Tout prenait des proportions extrêmement importantes : Appart ou maison ? Enfant ou non ? Grands-parents qui peuvent aider ou non ? Sont-ils à risque ou non ? Personnes dans l'entourage immunodépressives ou non ? Dépression tout court ou non ? Chacun se voyait renvoyé à ses propres caractéristiques, incomparables à celles d'autrui.

Mais ce qui me frappe en quelque sorte c'est de voir que pour chercher des formes de dénominateur commun dans ces équations si incomparables, on a de plus en plus recours, on s'ausculte de plus en plus souvent, on produit du sens à partir du malheur, en utilisant de plus en plus souvent les catégories de la santé mentale. Évidemment, j'ai peut-être un billet parce que c'est quelque chose qui m'intéresse et c'est là-dessus que je travaille, mais je pense qu'il ne faut pas être grand Clerc pour voir à quel point aujourd'hui ces catégories qui s'étendent de la psychiatrie au développement personnel, en passant par la vulgarisation des neurosciences cognitives notamment, forment aujourd'hui ce que j'aurai tendance à appeler notre anthropologie à visée pratique et par anthropologie à visée pratique, j'entends la définition de sens commun, (ce n'est pas du tout quelque chose de scientifique, c'est

quelque chose d'extrêmement moral), de ce qu'est un être humain, de ce qu'est un malheur de ce qu'est une façon de réagir au malheur et en fait de ce qu'est une vie qui vaut la peine d'être vécue. Et ce qui m'interpelle, c'est de voir à quel point, et en particulier, dans la situation actuelle, toutes ces questions-là (qu'est-ce qu'un être humain ? Qu'est-ce une vie qui vaut la peine d'être vécue, etc) ont tendance à être indexées à un terme un peu fourre-tout, certes, mais qui est hyper présent : c'est cette catégorie du bien-être.

Catégorie du bien-être dont vous savez toutes et tous certainement que l'OMS en a fait précisément le synonyme de la santé mentale. Je pense donc que c'est clairement par ce truchement-là notamment que ces questions de la santé mentale ne concernent plus uniquement la maladie mentale mais concerne aussi l'entièreté de l'espèce, de la vie.

Et comme l'a montré un collègue sociologue dont j'aime beaucoup les travaux, Alain Ehrenberg, c'est clair que le succès de ces jeux de langage autour de la santé mentale, autour du bien-être, etc, on doit les lire dans leur capacité à rencontrer nos idéaux sociaux, les idéaux moraux d'une société que Ehrenberg appelle, une « société de l'autonomie comme condition », c'est à dire une société qui a tendance à valoriser l'autonomie sur la dépendance, l'activité sur la passivité.

J'en viens maintenant à des choses un peu plus « concrètes ».

J'ai eu l'occasion de participer à la lecture des résultats d'une enquête qui a été menée notamment par Samuel Desguin et Julien Charles, donc UCL, Saint Louis, Cesep etc, enquête qui avait été menée à la fin du premier confinement (un autre monde !). C'est vraiment une tout autre époque. On a posé une série de questions à toute une série de personnes qui ont donné des réponses quantitatives et qualitatives et j'avais été invité pour analyser ces résultats, surtout par rapport aux questions de savoir comment les gens avaient vécu tout cela, et c'est de ça dont j'aimerais vous parler maintenant, pour mettre en chair les quelques éléments que j'ai évoqué jusqu'à présent.

En fait je pense que, à la lecture de ces résultats, quand on demande aux gens « comment avez-vous vécu le premier confinement ? » (Évidemment,

tout le monde a eu des expériences extrêmement et infiniment variées du fait de la variété des équations), mais néanmoins on peut les ranger il me semble en 2 catégories :

- 1) Ceux qui vont dire que le temps a joué pour eux en quelque sorte et que donc tout ça était à ce moment-là très positif
- 2) Ceux contre qui le temps a joué, et pour qui chaque jour de confinement supplémentaire était vécu comme une sorte d'enfermement générant du stress supplémentaire

Donc pour ceux-là, clairement, toute prolongation de cette expérience suspendue, le confinement loin du rythme d'avant (qui semble maintenant s'inscrire dans la durée d'une nouvelle normalité), c'est du stress, c'est de l'angoisse et cela peut être pour 1000 raisons.

Cela peut être pour des raisons très objectives : j'ai une perte financière qui se creuse. Ou des raisons plus subjectives : Je ne sais pas gérer, je ne sais pas cope comme on dit, avec l'aspect anxiogène de la situation, ou cela peut être tout simplement parce qu'en fait, j'aimais bien le monde d'avant et que ça m'allait très bien comme ça.

Mais ce ne sont pas ceux-là qui vont qui vont m'intéresser ici.

Ce sont les autres. Cette tribu de celles et ceux qui ont bien vécu cette situation (à ce moment-là en tout cas, nous ne les avons pas réinterrogés par après). Que nous disent-ils et surtout, comment nous le disent-ils.

Je vais vous donner quelques exemples de propos qui ont été tenus qui me mèneront à trois réflexions que j'aimerais partager avec vous.

Ceux pour qui c'était chouette, qui ont bien vécu ce premier confinement, ceux pour qui le temps a joué, sont très nombreux à évoquer leur crainte, une fois le confinement imposé se terminer, d'en perdre les avantages, de retrouver le stress, les obligations, les vieux réflexes du rythme d'avant. Alors à les écouter, je caricature un petit peu le propos et je vous prie de m'en excuser ici voilà l'impression que ça laisse :

On a été jeté hors de nos routines, ça nous a obligés à ralentir le rythme.

On a retrouvé du temps et on s'est par conséquent retrouvés, retrouvés

soi-même et retrouvés entre proches. On a réappris le goût des choses simples, comme dit la pub, on a fait bouger notre corps, on a découvert de nouveaux itinéraires de promenade, on a dormi davantage, on a pris quelques libertés avec des conventions sociales relatives à la présentation de soi, (comme on a parlé un petit peu plus tôt). Alors c'est vrai qu'on est impuissants face à ces phénomènes et face au dérèglement global. Mais on a réinvesti notre jardin et notre potager (pour ceux qui en avaient). Bien sûr, on était un peu inquiets. On s'est demandé comment faire soi-même de la levure parce qu'il y en avait plus dans les magasins. On s'est renseignés sur tout ce qu'on pouvait faire avec le bicarbonate de soude et c'était absolument génial. C'est clair que tout n'a pas été simple. On a dû maintenir un minimum d'horaires. On a dû résister au dérivatifs psychotropes ou technologiques. On a dû apprendre à cadrer le télétravail pour ceux qui avaient un travail, on a dû développer des trésors de patience pour travailler avec les enfants la géométrie selon les consignes reçues en ligne de l'école pour ceux qui recevaient des consignes en ligne de l'école, mais tout en se disant, Ah, on devrait quand même aussi permettre aux enfants de profiter de cette expérience géniale qu'est le confinement, puisque nous même on en profite.

Donc globalement, « ça a été ». Et comme une sorte de « nouvelle année », on a pris des bonnes résolutions pour la vie et le monde d'après.

En réalité, on a été enfermés « hors du monde » et on a aimé ça.

Ce tableau qui ressort des réponses qualitatives à l'enquête et que je caricature volontairement appelle au moins trois réflexions :

La première réflexion pose en fait la question de la nature des chaînes dont cette tribu qui a bien vécu le confinement, se dit aujourd'hui (ou se disait à ce moment-là), au moins pour un temps, comme la Reine des Neiges : libérés, délivrés. Ces chaînes qu'ils craignent de retrouver comme si, en revenant dans le monde, ont retournait en cellule après une sorte de congé pénitentiaire.

Et dans les réponses, ces chaînes, comment s'appelaient-elles ? Elles s'appellent stress, rythme infernal, nez dans le guidon et sont principalement

forgées dans les réponses des répondants par la sphère du travail - En tout cas pour ceux qui en ont un.

C'est intéressant de voir qu'il y avait certains propos qui magnifiaient tellement le réagencement vie privée, vie professionnelle, et agencement imposé par la règle du confinement qu'on se demande en fait à la lecture, mais pourquoi ne l'ont-ils pas fait avant ? Pourquoi ont-ils attendus que cela tombe comme un couperet ? Est-ce parce qu'ils évoluaient dans un système de contraintes telles que c'était tout simplement impossible de penser à cette décision ?

Est-ce parce qu'ils avaient tout simplement oublié ou qu'ils n'avaient jamais imaginé que ces chaînes pouvaient disparaître ? Peut-être. Mon interprétation sociologique (qui est une hypothèse) est de dire que ça renvoie à une tension qui est essentielle et qui n'est pas sans lien avec les thèses de Rosa dont il a été question tout à l'heure, une caractéristique d'une tension essentielle d'une société qui valorise non seulement l'autonomie individuelle mais également l'activité et notamment l'activité professionnelle plutôt que la passivité.

En fait on est très ambivalents par rapport à deux figures idéales qui sont apparemment contradictoires. La première figure, c'est celle du retour à la nature. Une figure assez Rousseau-iste en quelque sorte, du bon individu qui est « sali » par son contexte social, et c'est une figure qu'on voit très souvent mobilisée aujourd'hui, quand on parle des enfants. En réalité, l'enfant est fondamentalement bon. Il est par contre corrompu par toute une série d'événements environnementaux extérieurs.

Première figure, le retour à la nature et à l'authenticité.

Mais il y a une seconde figure à laquelle on tient très fort aussi, c'est celle de l'homme pressé ou de la femme pressée. Je pense que ces deux figures, retour à la nature, homme pressé ou femme pressée constitue une grille de lecture de l'évaluation de nous-mêmes et des autres. Ce n'est pas facile évidemment parce que dans la première on aspire à l'authenticité, au fait d'être en phase avec soi, avec les autres, avec le monde, de prendre soin, de soi, des autres, du monde, etc., toutes ces choses que nos chaînes

modernes nous auraient fait abandonner : quand vous voyez le nombre d'occurrences du préfixe « re/ré- » - c'est de cela dont on parle, on a ré-investi, on a re-trouvé on a re-compris, etc. Tout cela témoigne bien de l'idée qu'il s'agirait d'un retour de quelque chose qu'on aurait perdu, en quelque sorte.

Mais à côté de ça, il y a cette seconde figure et cette seconde figure, de l'homme ou de la femme pressé-e, occupé-e, c'est intéressant de voir qu'il me semble que nous entretenons à l'égard de celle-ci, ce qui m'apparaît comme une sorte de servitude volontaire qui est nourrie en particulier dans la sphère professionnelle, et on profite bien volontiers de la contenance que va nous offrir le fait d'avoir un agenda trop rempli.

Le fait d'avoir un agenda qui est toujours à la limite du débordement démontre une activité importante dont on déborde, mais pas tout à fait. Cela reste quand même maîtrisé et tout ça renvoie aujourd'hui à ce prestige qui est très reconnu d'allouer à celui ou à celle dont le temps est précieux parce qu'il est rare.

Mon hypothèse, c'est que l'expérience du confinement pour la tribu des gens qui ont aimé ça, au moins dans un premier temps, a permis au moins à ceux qui ont pu se le permettre de tirer le meilleur parti des deux mondes. Théoriquement, du moins. C'est à dire qu'il y avait ce ralentissement imposé par les circonstances exceptionnelles, il y avait du temps qui était disponible comme rarement et il y avait la possibilité d'investir (quasiment au sens économique du terme) dans de nouvelles activités générant du plaisir, du développement personnel, etc, etc.

Et ce qui moi m'a marqué c'est l'explosion de messages ou de explicitations qui, au moins dans un premier temps, permettait aux personnes de dire qu'ils et elles avaient fait quelque chose de leur confinement. Ça n'a pas été du temps perdu, je ne l'ai pas gâché, par exemple, parce que je n'ai pas cédé à l'ennui. Et d'ailleurs, le terme « d'ennui » n'est jamais présent dans les réponses des personnes pour qualifier leurs expériences de confinement, en tout cas, encore une fois de cette tribu-là, sauf si l'ennui, c'est quelque chose qui va à moi-même apprendre des choses : je vais apprendre à mes enfants à s'ennuyer, parce que ça rentre dans leur développement

personnel, etc. Mais je fais quelque chose de l'ennui, comme je fais quelque chose de ce confinement.

Ce qui me semble intéressant, c'est que cela nous permet d'identifier, je dirais, deux façons de raconter la manière dont on a fait face à ces difficultés-là. Ça nous permet de raconter deux façons de faire face au malheur. Ce que, d'après le philosophe Peter Winch, j'appelle des attitudes face à la contingence, et ces deux façons sont : la simple survie et la prestigieuse sur-vie, c'est à dire une vie en plus de la vie normale.

Alors la première est plutôt passive. Elle tente de faire le gros dos. Elle attend que ça passe en quelque sorte. Dans cette figure-là, on est victime, on attend que ça passe, mais la seconde, celle de nos amis de de la tribu, fait contre mauvaise fortune bon cœur.

Plus que ça, elle transforme alchimiquement le malheur en capital, comme on pourrait transformer le plomb en or. Chaque élément devient une occasion de développement personnel. C'est une posture qui est active, qui ne se laisse pas abattre, qui n'est pas dans la simple réaction, là où la première resterait engoncée dans les vieux carcans du monde d'avant. C'est ainsi, je pense, et c'est un de mes thèmes d'intérêt, de recherche, qu'on doit lire le succès de la catégorie de la résilience aujourd'hui.

Parce que c'est prestigieux : appellation d'origine contrôlée marque le parcours, non seulement de ceux qui ont souffert, (on a tous souffert bien sûr mais pas de la même façon), mais offre un badge à ceux qui s'en sont sortis ou qui entrent dans un processus dans lequel ils sont actifs par rapport à ce malheur. Plutôt que de simplement attendre que ça passe.

La deuxième réflexion que je voudrais vous soumettre, c'est un autre point qui m'a frappé à la lecture du matériau empirique dont je vous parlais il y a un instant, c'est de voir que le spectre des expériences que les répondants de la tribu des gens contents déclarait avoir pu réinvestir suite au confinement, concerne quasi exclusivement la sphère privée et non pas la sphère professionnelle et se situe à un niveau individuel ou interindividuel et non pas à un niveau collectif : faire des choses pour soi avec son conjoint ou avec sa famille. Alors évidemment, c'est lié au

fait qu'il s'agit de la structure imposée par le confinement, une structure familialiste comme ça a été rappelé tout à l'heure, mais tout de même, je m'interroge sur l'absence de mention relative à l'investissement de temps par exemple pour une cause collective. Alors je ne dis pas que c'était totalement absent mais c'était quand même très minoritaire dans le cadre d'un mouvement social, fut-il virtuel.

Je n'en tire absolument aucune conclusion hâtive ou moralisante sur le fait de dire qu'on a une société marquée par un éventuel égoïsme ou quoi que ce soit de la sorte. J'y vois par contre deux choses : la première c'est l'importance que nous accordons aujourd'hui à notre foyer au sens large du terme, que nous estimons, à tort ou à raison, ne pas suffisamment entretenir du fait des contraintes, notamment professionnelles, qui pèsent sur nous ; Et la seconde raison, c'est que cette crise, elle nous met (et je rejoins là aussi des propos qui ont été tenus par Nathalie Grandjean) face à une caractéristique importante de la modernité, de la modernité globalisée d'ailleurs, dont l'épidémie est, qu'on le veuille ou non, le pur produit en quelque sorte. Je renvoie aux travaux de Frédéric ? qui sont intéressants par rapport à ça. Cette caractéristique c'est le hiatus, la tension, entre le caractère massif généralisé d'un phénomène qui va toucher à nos conditions de vie et ce jusque dans les moindres détails de notre existence (la façon dont on marche, la façon dont on dort, la façon dont on mange, la façon dont on respire, dont on touche ou pas des gens, etc). Bref un phénomène massif qui ruisselle jusque dans notre intimité la plus propre et de l'autre côté, le peu, voire l'absence totale de marge de manœuvre dont dispose le commun des mortels pour infléchir le cours de ce « truc ».

Qu'est-ce qu'on peut faire ? On peut rester chez soi, on peut respecter des consignes, on pouvait éventuellement coudre quelques masques au moment où ça avait encore du sens, mais je pense que ça nous pousse à expérimenter de façon beaucoup plus violente que d'habitude une caractéristique fondamentale pourtant de la vie dans les sociétés complexes : on ne maîtrise pas grand-chose de nombreux aspects de notre vie quotidienne, de nos trajets à notre alimentation en passant par la façon de porter bien ou mal son masque, on ne sait rien !

Je pense que c'est à l'aune de cette tension-là qu'il faut aussi lire le succès d'une série de théories complotistes qui, au moins chimériquement, permettent d'obtenir une prise là où factuellement, en fait, on a très peu de prise. Et où est-elle la chimère ? Elle est dans le fait de se dire qu'il y a au moins toujours quelque chose qu'on peut faire, c'est se méfier.

Se méfier, ne pas être soumis, mais se méfier, c'est notre ultime marge de manœuvre en quelque sorte, qui peut mener à des formes de perversion très compliquées de l'esprit critique.

J'en viens à ma dernière réflexion et je clôturerai là-dessus.

J'ai retrouvé dans les réponses à l'enquête dont je vous parle ici quelque chose que j'avais déjà pu observer dans d'autres enquêtes, notamment quantitative : L'idée portée par cette tribu des gens qui n'ont pas trop mal vécu ça, qu'au final quelque chose de bon pourrait, voire pourra sortir de cette crise, que ça soit au niveau individuel ou au niveau collectif. Notre imagination maintenant libérée, notre aptitude essentielle à la résilience qu'on présuppose démocratiquement partager alors qu'en réalité c'est là aussi très chimérique, tout ça nous devrait permettre d'innover.

Alors ça renvoie aussi un contexte particulier. C'est clair que, à la différence des sociétés traditionnelles, les sociétés modernes, on l'a rappelé tout à l'heure, sont des sociétés qui sont tournées non pas vers la répétition ou l'entretien du passé, mais vers le futur, un futur qu'on peut, selon les décennies, envisager parfois avec crainte et parfois avec beaucoup de confiance.

Mais aujourd'hui à la fois au niveau individuel, au niveau collectif et je dirais même en particulier dans les domaines du soin dans laquelle peut-être beaucoup d'entre vous évoluent, il y a un mot sur lequel j'ai eu le plaisir de me pencher, un mot qui est omniprésent et qui cristallise plus que tout autre cet investissement du futur, au niveau individuel comme au niveau collectif. Ce mot, c'est celui de projet. Projet de vie, projet de soins, projet d'emploi, projet de société, projet d'étude, etc, etc. Tout est soumis à projet et c'est une compétence qu'on cherche à développer de plus en plus rapidement en réalité. Par exemple, chez des enfants ou chez

des adolescents, en les mettant dans une position réflexive non seulement par rapport au fait qu'il faut faire des choses, mais qu'il faut aussi que ces choses puissent s'inscrire quelque part dans un futur qui est planifié. Un futur qui a sens, qui fait sens par rapport à une équation, notamment au personnel.

Et à la limite, quelle que soit cette équation, c'est votre problème. Mais faites-en quelque chose, ne gâchez pas la vie, les possibilités, etc.

Et le confinement n'a pas échappé à ça. Il a été vécu comme - en tout cas par la tribu dont je vous parle - une occasion de former des nouveaux projets pour nous-mêmes ou pour le monde.

Alors évidemment, et je pense que c'est le douloureux apprentissage que nous vivons suite au retour notamment du confinement, des vagues etc., on se rend bien compte que pour se projeter dans des vacances dans une nouvelle vie, pour réaliser cette opération si banale qui consiste à se demander, qu'est-ce qu'on va faire la semaine prochaine ? Cette opération où dans laquelle on imagine un état futur dans lequel certaines choses ont changé : c'est une opération qui se fait seulement si on peut présupposer la stabilité d'une infinité d'autres paramètres, le fait que le soleil va se lever demain, le fait que le plafond ne vas pas s'effondrer, le fait que les gens qui prétendent être ma/mon conjoint-e, est en fait et toujours mon/ma conjoint-e, et pas un agent du Mossad ou que sais-je, mais aussi maintenant, évidemment, le fait que on n'aura pas affaire à un nouveau confinement à de nouveaux variants, etc, etc.

La crise sanitaire et le confinement, je pense, risquent de changer ici aussi un aspect fondamental de notre rapport au temps. En fait, en nous invitant peut-être à un petit peu plus d'humilité et je le dis ici comme une petite incise, en nous invitant à être peut-être beaucoup plus empathique par rapport à certaines formes de troubles mentaux dans lesquels la présupposition d'un ceteris paribus (toutes choses égales par ailleurs), ça ne fonctionne pas, et je pense aussi que c'est peut-être une invitation à l'humilité par rapport à ça qui nous permettra de mieux comprendre ce que peuvent vivre aujourd'hui les étudiants dans le supérieur ou même

en secondaire, qui sont dans l'essence même de quelque chose qui est de l'ordre d'un investissement : vous faites des études bien sûr, parce que ça vous plaît, éventuellement, mais vous faites aussi des études parce que ça rentre dans un projet de vie pour avoir un boulot, etc.

Mais si tout paraît à ce point flou, je pense que c'est logique pour tout le monde qu'il devient très compliqué de tenir une structure au quotidien.

Donc voilà je terminerai là-dessus en disant que je pense que sans forcément aboutir à un catastrophisme qui pour de bonnes raisons a aujourd'hui le vent en poupe, c'est quand même un contexte qui pousse chacun et chacune à s'interroger : est-ce-que notre rapport maîtrisé voire triomphant au temps et au futur, qui est basé sur l'idée prise pour acquise dans « toutes choses égales par ailleurs », n'est pas après tout l'exception plutôt que la norme ?

Je vous remercie pour votre attention.



Réseau d'Aide aux Toxicomanes asbl

Rue Jourdan 151, 1060 Bruxelles

Numéro d'entreprise: 0444.964.338

R.P.M. 1000 Bruxelles

N° compte: BE24 5230 8106 8938

www.rat-asbl.be

rat.asbl@gmail.com



FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS
DE MÉDECINS GÉNÉRALISTES DE BRUXELLES
FEDERATIE VAN DE BRUSSELS
HUISARTSEN VERENIGINGEN